

En marge d'une exposition : *Frans Masereel*

Landry Charrier

De juillet à septembre 2010 s'est tenue à Heidelberg l'exposition : Frans Masereel. Bilder gegen den Krieg. La guerre. Der Krieg. Il en reste un catalogue consultable sur le site de la fondation Frans Masereel : <http://www.frans-masereel.de>

Il était l'ami de Romain Rolland et de Stefan Zweig. Il conçut des décors de théâtre pour Georges Pitoëff et pour Raymond Rouleau. Il collabora à des publications animées par André Chamson et Louis Aragon. Il vit ses livres préfacés par Thomas Mann, Hermann Hesse ou Max Brod. Il fut le camarade de George Grosz, le compagnon de Carl Sternheim et l'ami intime de sa femme Thea. Il tutoyait Rilke, Signac et Martin du Gard... ». Insuffisamment connu en France et dans son pays d'origine, le Belge Frans Masereel (1889-1972) compte pourtant parmi les artistes les plus saisissants du XXe siècle. Son œuvre graphique est monumentale. Une exposition organisée par la Reichspräsident-Friedrich-Ebert-Gedenkstätte et la fondation Frans-Masereel, vient de lui rendre hommage en se focalisant sur un aspect central de son esthétique : les liens qu'il entretenait avec les « conflictualités » guerrières de son temps. Intitulée « Frans Masereel. Bilder gegen den Krieg. La guerre. Der Krieg », cette grande rétrospective s'est tenue à Heidelberg du 1^{er} juillet au 12 septembre dernier. Le catalogue qui l'accompagnait est un document de première main pour quiconque souhaite comprendre dans quelle mesure Masereel a été marqué, voire meurtri par les deux guerres mondiales et leurs combats idéologiques. La présentation de ses œuvres est systématiquement précédée d'une mise en perspective biographique rédigée par Karl-Ludwig Hofmann, fin connaisseur de l'artiste belge et de Francisco Goya (avec lequel il est d'ailleurs souvent comparé).

L'initiative de la fondation Frans-Masereel s'inscrit dans une dynamique historiographique très palpable depuis une vingtaine d'années, notamment du côté des historiens spécialistes de la Grande Guerre et de l'après-1918. Après le long primat de l'histoire militaire, diplomatique et sociale, le glissement des centres d'in-

térêt vers une histoire culturelle riche de nombreux apports théoriques, permet de mieux d'appréhender la manière dont les sociétés en guerre ont conféré un sens au monde dans lequel elles vivaient. Dans cette perspective, les problématiques liant « art et guerre » ont connu un intérêt croissant. Outre les colloques et ouvrages consacrés à la question, de nombreuses expositions sont venues compléter les réflexions menées autour de la mise en images des conflits. Evoquons par exemple l'exposition Käthe Kollwitz – « *Die beste Lösung ist, dass die Kriege überhaupt aufhören* » (octobre 2004-janvier 2005) –, celle organisée par l'Historial de Péronne trois ans plus tard, *L'Autre Allemagne : rêver la paix (1914-1924)*, ou bien encore, plus proche de nous, celle présentée au Centre Mondial de la paix (Verdun) du 19 juin au 5 septembre derniers : *Les peintres dans la Grande Guerre*. Le catalogue de l'exposition Frans Masereel reflète donc dans une tendance historiographique éminemment actuelle, en même temps qu'il participe d'une logique propre à la fondation Frans-Masereel consistant à mieux faire valoir l'œuvre de l'artiste belge.

Les spécialistes de Romain Rolland y trouveront aussi leur compte. Dans un ouvrage consacré à Masereel et publié en 1925, Joseph Billiet écrivaient les mots suivants, tentant de placer Rolland et Masereel sur un seul et même piédestal :

« Aux heures noires où, sous le désespoir et le dégoût, les rares intelligences qui, ayant échappé au massacre, ne s'étaient pas suicidées, se cherchaient entre elles, ses dessins, messages quotidiens, éclataient, fuseses vengeresses, libératrices, éclairaient la cristallisation de notre avenir autour de ce pôle du monde d'où s'élevait la grande voix de Romain Rolland. Désormais, ces deux noms ne peuvent plus être séparés. »

Ce constat quelque peu excessif eu égard à la place prééminente occupée par Romain Rolland dans les mouvements d'opposition à la guerre au cours des années 14-18, a néanmoins le mérite de souligner le caractère particulier de la relation qu'entretenaient les deux

hommes.

Arrivé à Genève en 1915 grâce à l'entremise de l'écrivain-journaliste Henri Guilbeaux, Masereel ne rencontra Romain Rolland que deux années plus tard (octobre 1917), peu après la publication de la brochure « Salut à la révolution russe », pour laquelle il avait réalisé la gravure de couverture. Cette rencontre – l'un des grands moments de la vie de Masereel – marqua le début d'une collaboration qui gagna en intensité à la fin de la guerre. Rolland, qui connaissait certainement les xylographies engagées que Masereel publiait dans *La feuille*, *Les tablettes* ainsi que dans *demain*, apprécia d'emblée l'humanité, l'idéalisme et l'indépendance d'esprit de son jeune admirateur, « un athlétique gailard, à barbe noire et lunettes [...] » qui n'était pas sans lui rappeler son Clérambault. Dans son *Journal*, Romain Rolland ne tarit pas d'éloges sur Masereel : « *Il est d'une modestie, d'une loyauté, d'une bonté admirable* », écrit-il en septembre 1918 avant de noter, à l'issue d'un court séjour passé en sa compagnie (février 1919) : « *C'est un homme rare de cœur et de caractère : bon, simple, discret, modeste, sûr, d'une distinction intime, et d'une instruction étendue.* » Convaincu de son talent et rassuré par sa posture idéologique, Rolland le chargea d'illustrer quelques-unes de ses œuvres parmi lesquelles les éditions françaises, allemandes et

italiennes de « Aux peuples assassinés » lors de leur sortie en brochure. Masereel, qui venait de fonder, avec René Arcos, sa propre maison d'édition – les éditions du Sablier (Genève) – publia et illustra aussi la farce satirique que Romain Rolland venait de terminer : *Liluli*. Ce dernier fut d'ailleurs tellement impressionné par ses trente-deux gravures sur bois qu'il insista pour qu'elles fussent intégrées aux versions américaines et allemandes de son texte, estimant que Masereel était parvenu « *à traduire son œuvre dans une langue universelle.* » Masereel ne se limita cependant pas aux réalisations évoquées et reproduites dans le catalogue de Hofmann et de Riede. Les fonds mentionnés dans la biographie de Joris van Parys – notamment les quatre-vingt six lettres de Romain Rolland conservées à la BnF – augurent, à cet égard, de belles perspectives. A l'heure où les liens qui unissaient Romain Rolland à « sa petite troupe d'amis » sont passés au crible de la recherche, il est temps de réfléchir à la manière dont les travaux de ces deux intellectuels engagés, se sont mutuellement enrichis.

Landry Charrier est germaniste, maître de conférence à l'Université Blaise Pascal. Clermont-Ferrand